

Evaluation N° 2 La langue Française

Texte

(...) C'était un paysan, le fils d'un fermier normand. Tant que le père et la mère vécutent, on eut à peu près soin de lui ; il ne souffrit guère que de son horrible infirmité ; mais dès que les vieux furent partis, l'existence atroce commença. Recueilli par une sœur, tout le monde dans la ferme le traitait comme un gueux qui mange le pain des autres. A chaque repas, on lui reprochait la nourriture ; on l'appelait fainéant, manant ; et bien que son beau-frère se fût emparé de sa part d'héritage, on lui donnait à regret la soupe, juste assez pour qu'il ne mourût point.

Il avait une figure toute pâle, et deux grands yeux blancs comme des pains à cacheter ; et il demeurait impassible sous l'injure, tellement enfermé en lui-même qu'on ignorait s'il la sentait. Jamais d'ailleurs il n'avait connu aucune tendresse, **sa mère l'ayant toujours un peu rudoyé, ne l'aimant guère** ; car aux champs les inutiles sont des nuisibles, et les paysans feraient volontiers comme les poules qui tuent les infirmes d'entre elles.

Sitôt la soupe avalée, il allait s'asseoir devant la porte en été, contre la cheminée en hiver, et il ne remuait plus jusqu'au soir. Il ne faisait pas un geste, pas un mouvement ; seules ses paupières, qu'agitait une sorte de souffrance nerveuse, retombaient parfois sur la tache blanche de ses yeux. Avait-il un esprit, une pensée, une conscience nette de sa vie ? Personne ne se le demandait.

Pendant quelques années les choses allèrent ainsi. Mais son impuissance à rien faire autant que son impassibilité finirent par exaspérer ses parents, et il devint un souffre-douleur, une sorte de bouffon-martyr, de proie donnée à la férocité native, à la gaieté sauvage des brutes qui l'entouraient.

On imagina toutes les farces cruelles que sa cécité put inspirer. Et, pour se payer de ce qu'il mangeait, on fit de ses repas des heures de plaisir pour les voisins et de supplice pour l'impotent. (...)

Alors c'étaient des rires, des poussées, des trépignements des spectateurs tassés le long des murs. Et lui, sans jamais dire un mot, se remettait à manger de la main droite, tandis que, de la gauche avancée, il protégeait et défendait son assiette.

Tantôt on lui faisait mâcher des bouchons, du bois, des feuilles ou même des ordures, qu'il ne pouvait distinguer.

Puis on se lassa même des plaisanteries ; et le beau-frère enrageant de le toujours nourrir, le frappa, le gifla sans cesse, riant des efforts inutiles de l'autre pour parer les coups ou les rendre. Ce fut alors un jeu nouveau : le jeu des claques. Et les valets de charrue, le goujat, les servantes, lui lançaient à tout moment leur main par la figure, ce qui imprimait à ses paupières un mouvement précipité. Il ne savait où se cacher et demeurait sans cesse les bras étendus pour éviter les approches.

Enfin, on le contraignit à mendier. On le portait sur les routes les jours de marché, et dès qu'il entendait un bruit de pas ou le roulement d'une voiture, il tendait son chapeau en balbutiant : "La charité, s'il vous plaît."

Mais le paysan n'est pas prodigue, et, pendant des semaines entières, il ne rapportait pas un sou.

Ce fut alors contre lui une haine déchaînée, impitoyable. Et voici comment il mourut.

Un hiver, la terre était couverte de neige, et il gelait horriblement. Or son beau-frère, un matin, le conduisit fort loin sur une grande route pour lui faire demander l'aumône. Il l'y laissa tout le jour, et quand la nuit fut venue, il affirma devant ses gens qu'il ne l'avait plus retrouvé. Puis il ajouta : "Bast ! faut pas s'en occuper, quelqu'un l'aura emmené parce qu'il avait froid. Pardié ! i n'est pas perdu. I reviendra ben d'main manger la soupe."

Le lendemain, il ne revint pas.

Après de longues heures d'attente, saisi par le froid, se sentant mourir, l'aveugle s'était mis à marcher. Ne pouvant reconnaître la route ensevelie sous cette écume de glace, il avait erré au hasard, tombant dans les fossés, se relevant, toujours muet, cherchant une maison.

Mais l'engourdissement des neiges l'avait peu à peu envahi, et ses jambes faibles ne le pouvant plus porter, il s'était assis au milieu d'une plaine. Il ne se releva point.(...)

Or, un dimanche, en allant à la messe, les fermiers remarquèrent un grand vol de corbeaux qui tournoyaient sans fin au-dessus de la plaine, puis s'abattaient comme une pluie noire en tas à la même place, repartaient et revenaient toujours. (...). Un gars alla voir ce qu'ils faisaient, et découvrit le

corps de l'aveugle, à moitié dévoré déjà, déchiqueté.(...) son horrible mort fut un soulagement pour tous ceux qui l'avaient connu.

Guy de Maupassant, l'Aveugle. 21mars 1882

Compréhension 10pts

1- Présentez une courte biographie de l'auteur en répondant aux questions suivantes :
Quand il est né et mort ? Quel genre de nouvelles a-t-il écrit? Citez en deux. 1pt

.....
.....
.....

2- Où se déroulent les faits de cette histoire? Relevez un indice qui le montre. 1pt

.....
.....

3- Le personnage principal est-il nommé dans le texte ? Relevez quatre reprises lexicales le désignant. 1.5pts

.....
.....

4- a- Relevez dans le texte une phrase qui montre le mauvais traitement dont est victime le personnage. 0.5 pt

.....
.....

b- Donnez deux adjectifs pour qualifier le comportement de l'entourage vis-à-vis du personnage 0.5pt

.....
.....
.....

5- Le narrateur est interne ou externe à l'histoire? Quelle focalisation est-elle adoptée dans le récit? Justifiez votre réponse à partir du texte. 1.5pts

.....
.....

6- Identifiez dans les phrases soulignées deux figures de style. 1pt

.....
.....

7- Nommez dans les deux phrases en gras deux techniques narratives. A quoi elles servent ? 1pt

.....
.....

8- Montrez que ce texte est réaliste. 1pt

.....
.....

9- A votre avis, quel est le message que Maupassant veut faire passer à travers ce récit ? Justifiez votre réponse. 1pt

.....
.....
.....

